

Embrasse-moi malin

LE MONDE DES LIVRES | 03.11.11 |

Bises, kiss, je t'embrasse, des baisers, baci : de quoi ces formules rituelles, parfois multilingues et régressives (songez à l'atroce prolifération de bisous) clôturant échanges téléphoniques, SMS et courriels sont-elles le nom ? la chose ? qui pense à quoi en les écrivant, en les prononçant ? à quelle partie du corps ? et à quel genre de baiser ? S'il y a fort à parier que nul ne pense plus à rien tant ces mots sont devenus mécaniques, avouez qu'il suffit de les creuser pour qu'aussitôt jaillissent gestes, sensations, affects, images. Laissez venir doucement les questions, cherchez les réponses dans l'histoire des civilisations, l'art et la philosophie, rappelez-vous vos lectures et vos émois, agitez bien : l'élixir est prêt et le baiser, sublime sujet, devient inépuisable.

Cette fécondité subjective et culturelle irrigue d'abondance les essais de Belinda Cannone et d'Alexandre Lacroix. Est-ce dire qu'ils se recourent et redondent ? Pas du tout, c'est même tout le contraire, et d'autant plus fascinant qu'ils puisent aux mêmes sources. Celle d'abord de l'initiation au premier baiser et de la vie amoureuse (anxiété, maladresse des pelles adolescentes, flirts, baisers clandestins, conjugaux, etc.). Celle ensuite des références culturelles obligées : *Cantique des cantiques*, Antiquité, Renaissance, Proust, Klimt, Rodin, le baiser hollywoodien, les vampires... Mais voilà, si l'expérience intime et l'érudition sont la règle, l'exception s'énonce par le corps, l'histoire subjective, la sensibilité, l'âge, le rapport à l'époque et surtout le sexe. Quant à leurs ambitions respectives, elles s'avèrent d'emblée très différentes.

"Tu ne m'embrasses pas assez ! Pourquoi est-ce que tu ne penses jamais à me prendre dans tes bras, juste pour me donner des baisers ?" De ce reproche que lui adresse un jour sa femme, déclenchant une interrogation sur sa négligence d'un *"geste si simple qui me le faisait paraître inutile ou difficile"*, Alexandre Lacroix, 36 ans, essayiste, romancier et directeur de la rédaction de *Philosophie Magazine*, a tiré la matière d'une enquête passionnante sur l'histoire du baiser comme sur celle de sa propre maturation amoureuse. Empruntant son titre à Kierkegaard (1813-1855), qui songeait à rassembler ses notes dans une *"Contribution à la théorie du baiser"*, elle alterne souvenirs intimes et réflexions générales inspirées par l'histoire des mœurs, de l'art, mais aussi la psychanalyse et le cinéma. D'où son côté encyclopédique insolite et réjouissant.

Saviez-vous qu'en dépit de sa présence en bas-reliefs sur certains temples indiens, les origines historiques du baiser étaient obscures et sa pratique rien moins qu'universelle ? Au XIX^e siècle, foi d'explorateurs, ni les Tahitiens, ni les Japonais, ni les Amérindiens ne s'embrassent, certaines tribus africaines préférant se lécher les yeux, les habitants de la Terre de Feu se frotter les joues, les Iakoutes sibériens y poser leur nez pour les respirer longuement en fermant les yeux. Autre mine : la tripartition romaine du *basium* familial ("*contact des lèvres sans intromission de la langue*"), de l'*osculum* (le même entre pairs) et du *suavium* ("*baiser langoureux et lascif donné la bouche ouverte*"). Le *basium* fut recommandé par saint Paul et adopté avec enthousiasme par les premiers chrétiens, jusqu'à ce que, suspect d'alimenter la débauche, il soit interdit par Innocent III (pape de 1198 à 1216) qui le réserva à sa propre mule, aux anneaux des évêques et aux reliques des saints !

Dieu merci, viennent au XVI^e siècle l'humaniste Francesco Patrizi, les poètes Jean Second et Ronsard pour faire du baiser sur la bouche le "*maître baiser*" et la "*pierre angulaire de l'amour*". Or c'est précisément de cet âge d'or du baiser à la Renaissance, où l'on dispute des raisons de sa douceur, de savoir si l'amour en augmente les délices, dont on énumère les parties du corps où il se donne, les manières dont il se prend (bout des lèvres, succion, morsure, langue), que *Le Baiser peut-être*, de Belinda Cannone, tire spirituellement son miel, sa moelle et tout son moelleux. En femme sensible et savante, plus sensuelle que sexuelle (?), et donc plus "philosophe", au sens des Lumières, que son cadet ? Sans doute, tant elle "*aime comprendre*" ses émotions, "*rendre raison*" de ses plaisirs, mais surtout replace le dialogue au coeur de son entreprise maïeutique. En résulte un dispositif littéraire original où, flanquée d'une amie nommée Belinda (bas-bleu hypermnésique ayant réponse à tout) et d'un "*fiancé*" au "*cerveau très agile*" décrit en "*bibliothèque ambulante*", la malicieuse narratrice multiplie avec gourmandise les possibilités narratives offertes par ce triangle. Duos avec l'amant mêlant conversations théoriques et corps-à-corps érotiques, échanges à trois de livres, de réflexions et de souvenirs : corps et paroles circulent, quoique toujours très bienséants, produisant un badinage intelligent, séduisant, raffiné et précieux. Trop ? Si Lacroix s'intéressait beaucoup à ce que Queneau nommait plaisamment la "*linguistique*", Cannone fuit la crudité, préférant le "*suave*", le "*délicat*", l'"*exquis*", le "*délicieux*".

Tantôt inspiré par Philia (l'amitié) mais surtout par Eros, embrasser est ici un "*art de l'improvisation*" et le baiser "*une sorte d'oeuvre éphémère*", "*un sanctuaire de la joliesse*". "*Jamais nécessaire*, écrit Cannone, *il vient toujours en surcroît, en cadeau, pure expression affective*", participe "*du mystère des choses simples et puissantes*". Qui a lu ses précédents romans et essais (notamment *L'écriture du désir*, Calmann-Lévy, 2001) ne s'étonnera pas qu'elle en fasse la métonymie même du désir. A l'instar de Casanova, grand maître cité

nulle part (pas plus d'ailleurs que l'expression *French kiss* faisant honneur aux langues nationales) mais qui résume si bien la chose : *"L'amour ne baise la physionomie que pour la remercier des désirs qu'elle lui inspire, écrit le Vénitien, et le but de ses désirs étant un autre, l'amour s'irrite si on n'en vient pas là."*

Aussi, rien de plus frappant que la différence d'appréciation des deux auteurs quant au baiser profond dans cette gradation des désirs vers l'étreinte sexuelle. Car si l'un et l'autre s'accordent sur sa miraculeuse opération de transfiguration fusionnelle entre chair et âme, il semble que la femme n'embrasse que par amour et pourrait parfois s'en contenter quand l'homme ne se plie à cette "préface" que pour s'ébattre au plus vite dans le "texte". Ainsi, l'ayant d'abord envisagé comme un *"chichi sentimental"* et se demandant toujours à la fin s'il n'est pas *"un truc de filles"*, Lacroix, qui a fait le récit de sa propre éducation au baiser et à la "baise", oscille entre romantisme rousseauiste et libertinage, vise juste en affirmant que *"les hommes traitent en général le baiser comme leur propre part de féminité. (...) On comprend que les femmes raffolent des hommes qui embrassent bien : ceux-là sont des perles rares, capables de stopper le show machiste, de tomber les armes et le cynisme guerrier, de traiter avec douceur la femme qui est en eux"*. Quid alors de la masculinité des femmes et des baisers homoérotiques ? La réponse pourrait se trouver chez Baudelaire, à *"Lesbos où les baisers sont comme les cascades qui se jettent sans peur dans les gouffres sans fond, et courent, sanglotant et gloussant par saccades, orageux et secrets, fourmillants et profonds"*. En tout cas, grand plaisir de lire ces deux essais trop complémentaires pour ne pas s'aboucher.

Cécile Guilbert

Extraits

"Au lieu d'espérer que les baisers m'emmènent entre deux cuisses, je souhaitais au contraire qu'il ne se passe rien. Je me suis mis, bizarrement, à me réjouir d'un tout autre genre de palots. Non plus les câlins enivrés qui jalonnent le chemin vers la coucherie, mais au contraire, les baisers de surface, si j'ose dire. Des contacts des lèvres aussi superficiels que les relations qui se nouaient au hasard. Il existe, en effet, un geste que seule favorise la métropole, impossible dans un village, et qui a du coup une valeur spécifique : je veux parler des baisers gratuits. De ceux qu'on échange dans la folie du moment, sans penser à l'après. Je ne me serais jamais cru capable de pourchasser ce genre d'accolades en pure perte, et pourtant elles ont fini par me sembler délicieuses."

("Contribution à la théorie du baiser", page 82.)

"On ne m'a jamais assez embrassée sur la nuque. On ne m'a presque jamais embrassée sur la nuque. Les très rares fois où on l'a fait, j'en ai ressenti un plaisir indescriptible. Tout le corps se rendait au baiser dans un abandon exquis. Quand vient le temps d'un regret, il est bon de se demander si l'on aurait pas pu le prévenir. Je réfléchis. Ne devais-je pas réclamer des baisers sur la nuque ? Mais voilà : on ne réclame pas un baiser. Il naît d'un élan, spontané. Quand on dit "Embrasse-moi", on demande à l'autre de se laisser emporter par le mouvement qu'on le sait ressentir, on ne spécifie pas, on ne dit pas "Embrasse-moi ici ou là". Si le baiser sur ma nuque a si peu fait envie à mes embrasseurs, tant pis pour moi. Tant pis de l'aimer tant. Parfois je me dis que dans l'amour nous sommes aussi conformistes que dans les autres dimensions de notre existence, aussi peu inventifs, aussi peu curieux. Moi comme les autres."

(**"Le Baiser peut-être"**, pages 145-146.)

Ouvrages

Contribution à la théorie du baiser d'Alexandre Lacroix

Entrelaçant le récit personnel en forme d'éducation sentimentale et l'essai à visée encyclopédique sur l'histoire du baiser à travers les siècles et les arts, ce livre vivant et stimulant s'affiche autant comme une quête qu'une enquête *"sur un sujet plus profond qu'il n'y paraissait au départ"*. Exploration de pans méconnus de l'histoire occidentale, remémoration de souvenirs intimes (baisers enfantins, adolescents, conjugaux), réflexions sur un geste à la fois banal et mystérieux au carrefour de l'affectivité et de la sexualité, du profane et du sacré, il ne s'intéresse qu'au baiser des amants pour mieux en restituer la profondeur métaphysique. **Autrement, 144 p., 15 €.**

Le Baiser peut-être de Belinda Cannone

Premier titre d'une collection donnant carte blanche à des écrivains pour composer un texte à partir des huit thèmes fondamentaux de l'art selon Picasso, cette libre méditation met en scène trois personnages composant une fugue dialoguée. Composée d'interrogations, de souvenirs, de gloses inspirées par la poésie, la philosophie, la peinture et le cinéma, cette initiation à l'art du baiser - qu'il soit amical, fraternel ou amoureux, chaste ou passionné - triomphe ici en parole et en actes. Dans cet hymne au don et à la reconnaissance de l'altérité emblématisé par le baiser, toute noblesse est ici rendue au plus beau geste du désir.

Alma, "Pabloïd", 168 p., 17 €.